



Pour la traductrice française Josée Kamoun, le texte en langue étrangère est une partition à interpréter. DR

Porte-voix des littératures anglo-saxonnes, traductrice de George Orwell, Jonathan Coe et Philip Roth, Josée Kamoun s'offre un automne helvétique

«TRADUIRE, C'EST ENRICHIR»

THIERRY RABOUD

Littérature ► «La Suisse, l'endroit rêvé pour un traducteur!» Pays de cultures chevauchées où José Kamoun traversera l'automne. Cette funambule, qui s'est construite en porte-à-faux entre une mère parisienne et un père sicilien, s'y montrera généreuse de son art de l'entrelangue, célébré par le Programme Gilbert Musy 2020, et qu'elle déploiera en résidence au château de Lavigny, à la Fondation Michalski, au Club 44 et à l'université de Lausanne.

Traduire? Une liberté toujours à réinventer. «J'arrive d'un pays très à cheval sur le français hexagonal, plein de 'il faut', 'il ne faut pas'... Je ressens chez vous une plus grande ouverture, née du contact entre les

différentes langues et cultures. C'est très séduisant!» se réjouit la traductrice française, porte-voix des hautes littératures anglo-saxonnes qui a récemment créé la controverse en revivifiant George Orwell (lire ci-après).

Depuis plus de trente ans, elle offre à lire Jack Kerouac, Virginia Woolf ou encore Philip Roth dont elle vient de retraduire, fidèle et mélancolique, *Les Faits*. Pour cette passeuse de renom, la langue de l'autre n'est pas un musée à dépoussiérer mais une partition à interpréter. Alors servir le texte, c'est le serrer, au plus près mais aussi contre soi. Interview.

Vous avez parfois été décrite en traductrice audacieuse. Toute traduction n'est-elle pas une audace?

Josée Kamoun: Je ne l'ai pas toujours pensé. J'ai commencé ce métier dans l'idée d'une traduction transparente, avec l'œuvre d'un côté et de l'autre la traduction qui consisterait à s'en approcher au maximum. Mais je crois aujourd'hui qu'il n'y a pas de vérité ultime du texte, que toute œuvre d'art est une forme de transaction entre celui qui la produit et celui qui la reçoit. Il ne saurait donc y avoir de traduction définitive. Une traduction n'est jamais qu'une proposition et c'est là que peut effectivement résider l'audace: lorsque cette proposition s'affranchit du littéral pour prolonger l'interprétation.

Une interprétation qui s'ajoute à d'autres, dans le cas de classiques comme *Sur la route* ou *1984* dont vous avez proposé

des traductions novatrices... Pourquoi retraduire?

Personne n'aurait l'idée de dire que Molière a si bien interprété le rôle-titre du *Misanthrope* qu'il faut dès lors en rester là. Si l'on part du principe qu'il n'y a pas de vérité ultime de l'œuvre, alors toute interprétation est enrichissement. Traduire est aussi enrichir. On ne retraduit pas pour adapter une œuvre à l'évolution des langues et des mentalités mais pour en augmenter les virtualités, la profondeur.

Un enrichissement qui parfois déroute. Vous attendiez-vous à de telles réactions en retraduisant Orwell?

J'ai été éffarée de ce que j'ai lu au sujet de ma traduction de *1984*, certains étaient prêts à me jeter en prison! Je ne m'attendais pas à pareille virulence de la part

d'une certaine critique. J'ai l'impression d'avoir fait un travail fondateur, qui m'a d'ailleurs valu la reconnaissance du mi-

«Je travaille à l'oreille, non pour traduire des mots mais bien l'impact qu'ils ont sur le lecteur» Josée Kamoun

lieu, et qui ne méritait, pour le dire avec Racine, «ni cet excès d'honneur ni cette indignité».

Travailler avec un auteur vivant n'est pas moins délicat... Quelle

relation entreteniez-vous avec feu Philip Roth?

A chaque nouveau livre, j'étais envoyée une semaine à New York par Gallimard pour m'entretenir avec lui. De longues séances entrecoupées de véritables numéros de sa part: c'était un bateleur, qui aurait pu vendre des robots mixeurs à n'importe qui! Mais il vendait autre chose, une intelligence nourrie de géopolitique, d'anthropologie, qu'il mêlait en improvisations extraordinaires et tordantes. Quant au travail, je lui posais surtout des questions sur les références culturelles dont ses romans sont truffés, mais aussi sur l'effet que produit tel ou tel adjectif en anglais, effet que je cherchais ensuite à transposer en français.

Traduire serait-ce transposer des effets plutôt que des mots? ...

... Pour traduire le rouleau de *Sur la route* de Kerouac, je l'ai écouté sur cassettes lire son texte en s'accompagnant au piano. Une manière de retrouver son rythme, sa musicalité. En somme, je travaille à l'oreille, non pour traduire des mots mais bien l'impact qu'ils ont sur le lecteur.

Par exemple chez Shakespeare, lorsque Macbeth découvre que sa femme vient de mourir, il s'exclame: «Out, out, brief candle!» Cela fait trente ans que je réfléchis à la manière de traduire ces mots. Littéralement: brève chandelle, éteins-toi. Mais en restant ainsi au raz des mots, vous transformez l'aboiement cynique en élégie romantique... Je cherche encore. La traduction est un métier tou-

jours à recréer, où il faudrait partir battu et arriver quand même un peu vainqueur. Non l'inverse!

Un métier qui peu à peu a gagné en reconnaissance. Comment le vivez-vous?

Les traducteurs sont effectivement mieux reconnus, et la traductologie a beaucoup progressé. Il y a aujourd'hui un foisonnement fascinant car nous n'en sommes plus à théoriser l'opération traduisante, mais à bien à étudier des cas de figure, comme la traduction de *Tintin* en croate par exemple... Malgré cela, tant qu'il n'y aura pas de reconnaissance économique, tout le reste est bien gentil mais ne suffit pas.

LA LIBERTÉ

George Orwell rendu présent

Retraduction ► Avec sa traduction vivifiante du monument 1984, José Kamoun a créé la controverse.

Jamais les écrits de George Orwell n'ont semblé si actuels. Disparu il y a septante ans, l'écrivain britannique fera son entrée dans la Bibliothèque de la Pléiade en octobre, puis dans le domaine public en janvier 2021. Anticipant ces festivités, Gallimard a confié à José Kamoun son soin de retraduire le texte le plus célèbre, *1984*, qu'on ne connaissait alors en français que dans une traduction d'Amélie Audibert de 1950 qui a fait entrer certains néologismes dans le langage courant, comme police de la pensée ou novlangue.

Alors en 2018, quelle controverse dans la République des lettres, lorsque Kamoun a osé forger d'autres néologismes tels que Mentopolice ou néoparler... Une vaine po-

lémique pour José Kamoun, qui se défend de tout iconoclasme et assure n'avoir fait qu'aborder le texte avec un regard neuf et méthodique, en cherchant une langue «plus directe».

Ainsi, grande nouveauté de sa traduction, l'abandon du passé pour un présent de narration qui revivifie notre perception du texte. «En transposant *1984* au présent, je voulais partager fidèlement mon expérience de lecture du texte, qui est une expérience de terreur.» Ce que l'on relit alors, ce n'est plus seulement un brûlot politique, une classique parabole des totalitarismes. Mais bien un roman dépouillé, tranchant, rapide. En cela aussi, contemporain.

L'illustrateur brésilien Fido Nesti a adapté cette nouvelle traduction de *1984* en roman graphique, qui paraîtra cet automne chez Grasset. TR/LIB/APD

La traduction en lumière

Événements ► Le Programme Gilbert Musy est une initiative du Centre de traduction littéraire de Lausanne (CTL), qui distingue depuis 2018 une traductrice ou un traducteur de la littérature mondiale en reconnaissance de son œuvre et de ses actions pour la valorisation de son métier sur la scène publique. La bourse est assortie d'un séjour de deux mois au château de Lavigny et d'activités de médiation. Lauréate 2020, José Kamoun donnera trois ateliers sur l'oralité de la prose et le rythme du texte destinés aux étudiants du CTL. En octobre, elle parlera du roman américain contemporain au Club 44 (La Chaux-de-Fonds), et de *1984* d'Orwell à la Fondation Michalski (Montricher), qui exposera les illustrations réalisées par Antonio Saura pour l'édition espagnole du livre. En écho, à la Maison d'Ailleurs (Yverdon), l'expo «Mondes imparfaits» gravite autour des *Cités obscures* des bédéastes Schuiten et Peeters. APD
Programme: www.unil.ch/ctl/rencontres

«La traduction est un noble bricolage»

Rencontre ► Au Livre sur les quais, José Kamoun donnait une masterclass autour de *Walker* de Robin Robertson, qu'elle vient de traduire.

Samedi dernier à Morges, José Kamoun invitait le public du Livre sur les quais à suivre une masterclass autour du roman-poème *Walker*, de Robin Robertson, récemment paru aux Editions de L'Olivier. Un avant-goût réjouissant de celles que la traductrice française donnera cet automne aux étudiants du Centre de traduction littéraire de Lausanne. Lauréate du Programme Gilbert Musy 2020, elle séjourne actuellement en résidence au château de Lavigny et proposera en effet trois ateliers aux traducteurs de la relève.

Certains d'entre eux étaient présents ce samedi après-midi, aux côtés de lecteurs curieux et de quelques auteurs. Derrière les masques, les questions et les sourires ont fusé. C'est que José Kamoun séduit par son verbe clair, direct, sa pensée aiguisée et son humour. «La traduction est un noble bricolage. Avant, on ne devait pas sentir la présence du traducteur, ce traître. Mais on a été promu passeurs!» se réjouit-elle, ironique.

Sur un écran est projetée la photo en noir et blanc d'une ville américaine de l'après-guerre, celle choisie pour la couverture de *Walker*, où jeux de lumière et perspectives obliques tracent des passages, échos à l'errance du protagoniste dans des couches urbaines et mémorielles. Entre souvenirs de guerre en italique et présent du marcheur en vers libres, références au film noir et composition quasi musicale, ce poème épique est une parabole sur la nature du mal qui entraîne son lecteur dans différents niveaux de langage et de réalité. «On traverse des plans et on est transformés, commente José Kamoun. La métamorphose du passeur est ici une expérience initiatique. Mais c'est aussi l'expérience du lecteur, qui est le sujet de cette révélation.» Après un atelier aussi riche que stimulant, José Kamoun nous a accordé un entretien à bâtons rompus face au lac. Six fragments d'un discours passionné.

Dans la grande bibliothèque de José Kamoun, des traductions de Philip Roth mais aussi de John Irving, Jack Kerouac et Virginia Woolf. DR



1 Traduire, retraduire

«La traduction est pour moi un travail de création captivant, fertile, qui féconde la langue cible. C'est pour cela que je crois aussi beaucoup à la retraduction, qui est une nouvelle interprétation du texte. Au début de ma carrière, j'hésitais à accepter de traduire des nouvelles de Virginia Woolf, cette immense écrivaine que j'admirais tant. J'avais peur d'échouer. Un collègue m'a dit: 'Et alors? Si vous échouez, ce n'est pas grave. Vous recommencerez dans dix ans, ou quelqu'un d'autre s'y essaiera.' Ça a été complètement libérateur. Il n'y a pas de vérité dans la traduction, elle est une recherche de sens infinie.»

2 Transmettre

«Ce qui me rassure, quand j'entreprends quelque chose de façon téméraire, c'est de me dire que d'autres viendront et iront plus loin. L'échange intergénérationnel me remplit. Les jeunes traducteurs perdront beaucoup moins de temps et la relève est assurée.» Quand elle a commencé à traduire, il n'existait aucune formation. Elle ne pouvait compter que sur son intuition. «J'ai rencontré pour la première fois une traductologie à l'âge de 36 ans, en 1987, dans un jury d'agrégation. Elle enseignait à Saint-Etienne et m'a introduite à la situation d'énonciation d'un texte et autres

concepts essentiels pour le traducteur. C'est une trousse à outils qui ne résout pas tout, mais qui fait gagner du temps. J'avais suivi latin-grec au lycée, une filière axée sur la version et qui présupposait une vérité du texte. Mon optique de traduction est autre, mais j'avais une bonne maîtrise de la version en terminale. Ça a été une école, à oublier, mais une école tout de même.»

Josée Kamoun a enseigné la traduction et la littérature anglaise au lycée Henri IV, la littérature française sur un campus américain. «Cette réversion me convient à merveille, je me suis toujours sentie entre deux. J'ai un parcours très classique, agrégation, thèse, enseignement, mais on m'a toujours dit 'vous êtes atypique'. Ça me plaît beaucoup: dans la traduction, il n'y a pas de 'typique'!»

3 Contre l'académisme

«En France, nous sommes plombés par un rapport assez fermé à la langue, un académisme rigide. Je regrette cette domination symbolique. En Suisse et en Belgique, je trouve un rapport plus libre et audacieux à la langue. Un organisme comme le Centre de traduction littéraire me séduit beaucoup, car il n'y a pas de vérités.»

4 En résidence

«Ce qui m'a le plus enthousiasmée, dans le Programme Gilbert Musy, est de rencontrer des étudiants dont les parcours et les langues sont si divers.» Au château de Lavigny, José Kamoun travaille sur des nouvelles de Richard Ford, dont elle avait déjà traduit le chef-d'œuvre *Canada*. «C'est un auteur mystérieux qui se réinvente à chaque livre, tous étant très différents. Il a une patience infinie quand je le questionne sur des aspects techniques ou des références culturelles, mais refusera toujours d'élucider ce qu'il a voulu énigmatique. Je le compare à Edward Hopper: on croit que c'est un peintre hyperréaliste, mais quand on s'en approche, on prend conscience qu'il pose des questions ontologiques, voire mystiques. Avec Richard Ford aussi, il y a toujours un au-delà. Je le relis avec la même fascination. Physiquement, avec son regard presque transparent, il est aussi mystérieux que ses livres.»

5 Un acte de foi

«La traduction est un métier de bénédictin. Il ne faut pas rester cloué à sa machine, mais sortir, voir le monde, vivre, car on traduit avec ce que

l'on est. C'est un travail obsessionnel, perfectionniste, de ressassement. Il y a toujours mille versions possibles pour tenter de traduire une émotion, une musique.» Remettre mille fois l'ouvrage sur le métier s'apparente à un véritable «acte de foi», et c'est cette foi qui lui donne un «élan formidable».

«Dans la Bible, Babel représente la brouille du langage, la dispersion; dans le Nouveau Testament, la Pentecôte n'est pas le retour à une langue unique mais l'émergence d'une multiplicité où tout le monde se comprend. J'aime l'image du Saint-Esprit qui descend sur les têtes des disciples sous la forme de langues de feu: la voix divine leur offre un moment de communication inspirée où tous s'expriment dans d'autres langues et sont compris par tous. Pour moi, la traduction oscille entre Babel et Pentecôte: traduire est un pari sur la communicabilité du monde, même imparfaite. La traduction possède aussi une composante spirituelle.»

6 Invisible et féminin

«Un traducteur débutant est payé 20 euros la page, quelqu'un de confirmé, 23 euros. La différence n'est pas énorme mais il peut arriver que des éditeurs préfèrent les débutants. Certains travaillent presque au noir pour arriver à tourner, d'autres cumulent les traductions pour vivre, s'aidant de logiciels. Le fait que cela soit un métier majoritairement féminin a contribué à cette précarité économique, ainsi qu'à son invisibilisation. Aujourd'hui encore, les traducteurs dont on parle le plus sont souvent des hommes, alors qu'ils ne représentent que 10 à 15% de la profession.»

«Oui, nous allons vers une reconnaissance symbolique, mais pas économique. Il serait tout à fait possible pour les éditeurs de mieux répartir les droits entre auteur et traducteur. Avec mon bac +15, j'aimerais simplement être payée comme un plombier qualifié.» ANNE PITTELOUD

PUBLICITÉ

Patrick Messina & Fabrizio Chiovetta
«SONGS»
Je. 8 Ve. 9 OCT.
Onex - Le Manège 20h
Billets: Spectacles Onésiens Service culturel Migros Genève Stand Info Balaxert spectaclesonesiens.ch 2020
Tribune de Genève